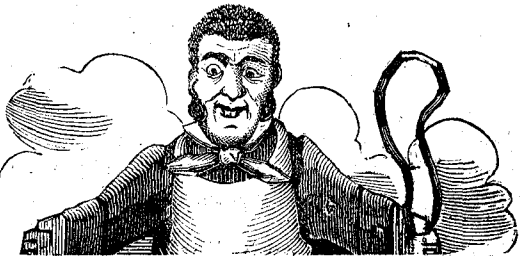


LE CARILLON DE ST-GEORGES

POLITIQUE
RÉPUBLICAIN

SATIRIQUE
HEBDOMADAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
3, Rue de la Pyramide, 3, Lyon-Vaise

VENTE EN GROS : rue de Jussieu, 1

AU DÉTAIL : chez tous les Libraires
et Marchands de journaux.

ABONNEMENTS :

LYON : un an, 8 fr. — Six mois, 5 fr.

RÉCLAMES la ligne 1
ANNONCES. — 0 50

Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les annonces et les abonnements sont exclusivement reçus 3, rue de la Pyramide, Lyon-Vaise.



Le scandale de Bellecour

Telle est l'œuvre de M. Tony Loup et de ses journaux.

Au fond — et pourquoi le dissimulerais-je? — cette décomposition rapide de la bourgeoisie dont le scandale de Bellecour est une des manifestations les plus évidentes, est loin de me chagriner outre mesure. Si je m'en prends à M. Tony Loup, c'est que non seulement propriétaire de la BAVARDE, sous le couvert de son pauvre frère, il est en même temps directeur-gérant d'un journal républicain radical le RÉVEIL LYONNAIS, et qu'il me répugne qu'un journal ayant pour rédacteur en chef le citoyen Cournet soit, en quelque sorte, l'auxiliaire complaisant de cette œuvre malpropre.

A la tête de la BAVARDE je voudrais voir un bourgeois qui ne fût pas revêtu des oripeaux démocratiques.

Car à celui-là je pourrais dire : « Allez toujours; allez vite en besogne; pourrissez sans relâche, multipliez les scandales de Bellecour, il n'y a pas assez d'un seul Assommoir, ouvrez en cent, inondez notre ville des flots de la prostitution... Quand, suffisamment gangrenés, vous et les vôtres, serez étendus sur le fumier de vos orgies, le balayeur révolutionnaire passera pour vous pousser dans l'égoût et régénérer la Société dont vous avez fait une sentine! »

CADÉT.

REVUE DE LA SEMAINE

VENDREDI. — En Angleterre, on continue à patager dans la question Bradlaugh.

Le bill contre l'athéisme a été repoussé; mais on persiste à vouloir exclure les athées. Les orateurs intolérants repoussent la motion contre les athées, parce que celle-ci provoquerait un mouvement d'opinion qui leur serait favorable...

Quelle logique!..

SAMEDI. — Grande émotion dans les bureaux de la Bavarde! Jugez s'il n'y a pas de quoi.

La colonie russe va inaugurer au bois de Boulogne un nouveau genre de sport :

« La course aux cochons!.. »

Aussi comprenez-vous pourquoi la rédaction de cette feuille pornographique s'était réunie en grand conseil, sous la présidence de M. Dos-vert, pour délibérer sur la conduite à tenir dans de semblables circonstances.

On avait cru devoir placer sur la table présidentielle le pot-à-eau et la cuvette réglementaire. La séance était solennelle, car il s'agissait de soutenir la réputation de la maison Mac-Loup et Cie.

La Bavarde devait-elle engager seulement un de ses rédacteurs, ou frapper un grand coup, en lançant sur la piste toute son écurie? Ce dernier avis a prédominé, tous briguent l'honneur d'enlever le prix aux compagnons de saint Antoine.

Le Nouvelliste nous assure que ce sera d'un drôle!..

DIMANCHE. — La droite sénatoriale peut soutenir, avec un acharnement incroyable, le clergé qui veut, à tout prix, conserver la direction morale des écoles.

Nous nous contenterons de lui mettre le nez dans les ordures de ses ignobles protégés.

— Le Petit Fanal d'Oran annonce qu'un frère de l'école congréganiste de Tlemcen vient de prendre la fuite après avoir commis les actes les plus odieux et les plus révoltants.

certitude d'une ivresse somnolente; mouvement peut marqué sur le pont, mais qui s'accroît dans la mâture à raison de la distance, c'est-à-dire, de la hauteur où l'on s'y trouvait.

J'allai prévenir le commandant.

— Aux pompes! cria-t-il dans son portavoix.

On courut aux pompes. On régularisa ce service. Mais il exigea beaucoup de monde. Nous avions déjà au moins les trois-cinquièmes de nos hommes hors d'état de servir. Notre feu se ralentit donc considérablement. Les Anglais s'en aperçurent et ne furent pas longtemps à en deviner la cause. Ils se rapprochèrent de nous. Leurs matelots, montés dans les mâts, poussaient des hurrahs. Ils nous firent le signal d'amener.

Le capitaine de pavillon vint demander les ordres du commandant.

Celui-ci déclara encore qu'il allait tenir un conseil de guerre. Il le tint, en effet; mais, comme la première fois, à sa manière.

— Les Goddém demandent si on amène, dit-il. Moi, je dis que non. Il n'y a pas de capons ici. Voulez-vous amener, oui ou non? Je vous laisse libres, mais je brûle la cervelle au premier qui m'en parle.

Et il faisait encore le geste avec son pistolet.

— Vive le commandant! Mort aux Anglais! cria l'équipage avec un entrain exalté.

— Un mandat d'amener vient d'être lancé par le parquet de Montpellier contre l'abbé Ferdinand Azais, ancien curé de Lapeyrade, commune de Frontignan.

Cet ecclésiastique est inculpé de nombreux attentats à la pudeur commis depuis quelques années sur des enfants âgés de moins de treize ans.

Et c'est à ces dégoûtants personnages que les souteneurs du trône et de l'autel voudraient confier le soin de régénérer notre patrie et faire de nos enfants des citoyens?

Oh! non, bien sûr. Malgré les débordements d'anathèmes des Freppel, ou les paroles impies du comte d'Haussonville, malgré les assauts furieux que nous livrent sans cesse les ennemis de la Révolution, nous saurons nous délivrer du fléau de l'ignorance, en façonnant nos jeunes générations aux sentiments et aux mœurs des peuples libres, en leur inculquant le culte des vertus civiques qui ont pour base l'amour de la Patrie et de la Liberté.

LUNDI. — La police en est comme une folle; ses limiers sont sur les dents.

Ne pouvant parvenir à saisir les vrais coupables des nombreux crimes dont le récit épouvantable émaillait chaque jour les colonnes de nos confrères de grands et de petits formats, ils se font la main par des arrestations provisoires.

On voit des assassins de partout et on n'en trouve nulle part.

Quelques mauvaises langues jettent à la rue le nom d'un pauvre diable, immédiatement on en réfère au parquet, qui ordonne des perquisitions chez lui.

On trouve des chemises ensanglantées, mais sa femme donne des explications qui sont concluantes; il en est quitte pour la peur.

Un bohémien ivre fait du tapage dans un cabaret de Coucy-le-Château, on l'arrête. Son état d'ébriété et les habiles questions du brigadier, — décidément les brigadiers... — amènent le délinquant à déclarer qu'il se nommait Wiiss!..

Naturellement ce nom rappela le crime de l'Île-Barbe, et les commentaires d'aller leur train, et les journaux grands et petits de publier à son de trompe que l'on allait bientôt pouvoir soulever le voile qui cachait les sombres phases de cet horrible forfait.

Et dire que ce n'était encore qu'un canard échappé du bureau de rédaction d'un journal dont la caisse avait besoin d'un article à sensation.

MARDI. — Encore une rosière!..

Chaque année le pape fait don d'une rose d'or à une princesse catholique. Mais il faut avouer que malgré son infaillibilité, le successeur de Pierre n'a pas toujours la main heureuse.

Quand on voit des Eugénie Montijo, des Isabelle ou autres vertus aussi solides être honorées de la rose pontificale, on hésite à croire que ce soit vraiment un prix de vertu. Car on n'a pas oublié avec quelle désinvolture ces dames répondaient à leurs maris : Tu n'auras pas ma rose!..

A présent, est-ce pour qu'elles puissent l'offrir à leurs époux, que le pape leur refait une virginité?

MERCREDI. — Les Italiens se préparent à nous prouver encore toute leur reconnaissance.

L'anniversaire des Vêpres siciliennes servira de prétexte à cette manifestation anti française.

N'est-ce pas écœurant et profondément triste de voir un peuple, dont l'indépendance nous a coûté des flots de sang, pousser l'ingratitude jusqu'à oublier avec quel généreux désintéressement nous leur avons tendu la main?

Et dire que le grand patriote, l'apôtre de la République universelle, Garibaldi enfin, va être l'âme de cette manifestation!..

Quel étrange retour des choses d'ici-bas!..

Mais les pompes étaient loin de pouvoir franchir. La mer était entrée par cinq trous qui, à l'origine, étaient au ras de la ligne de flottaison, se trouvaient maintenant, par suite de l'enfoncement de notre navire, bien au-dessous, de façon qu'il était impossible d'aveugler les voies d'eau, du dedans ou du dehors.

Les Anglais auraient pu nous abandonner dans cet état, qu'ils connaissaient évidemment, puisqu'ils voyaient que le jeu des pompes nous avaient obligés à quitter le service de nos pièces; et peut-être que laissés aux suggestions naturelles de l'esprit de conservation, en présence d'une résistance inutile, nous eussions abaissé notre pavillon, qui avait été incontestablement bien défendu.

Au lieu de suivre cette conduite, qui n'eût pas été généreuse, mais simplement honnête, les trois vaisseaux anglais se rapprochèrent; ils cessèrent de tirer à boulets n'ayant pas besoin de nouvelles voies d'eau; ils recommencèrent à nous envoyer d'abominables volées de mitraille; c'était nous tour pour le plaisir du massacre. Alors, à notre tour, laissant les pompes et revenant à nos canons, nous établissant dans les porte-haubans avec nos mousquets, nous faisons un effort désespéré, non pour sauver notre vie, mais pour la vendre son prix.

Avec quel bonheur nous eussions reçu l'abordage de nos trois ennemis! Avec quelle

joie nous eussions sauté en l'air avec eux! Mais c'était trop demander à la fortune. Elle allait même nous refuser le moyen de combattre encore.

Un servent, en remontant de la Sainte-Barbe sur le pont, ouvrit son tablier, où étaient des gargousses, et fit entendre ce cri de détresse :

— Les poudres sont noyées!

Un officier préposé aux distributions vint confirmer le fait.

Au même moment que notre feu cessait, notre pavillon tricolore, dont la drisse venait d'être coupée, tombait sur le pont.

Les Anglais trompés par cette coïncidence du feu qui cessait et du pavillon qui disparaissait, crurent que nous avions amené. Leurs hurrahs recommencèrent.

Nos marins, courant et s'agitant de tous côtés, ayant quitté les pompes, ne pouvant plus servir leurs canons, tourbillonnaient dans le vide, dévorés du désir de la vengeance, sans trouver moyen de l'assouvir.

Ils crurent, comme les Anglais, que le drapeau avait été volontairement abaissé.

Ils poussèrent des clameurs forcenées et le rehissèrent.

L'ennemi étonné de le voir reparaitre, dirigea ses feux contre lui, et, quelques instants après, il retomba encore.

J'étais résolu à ne plus rien répondre au M...onsieur qui signe « Benoit Loup » dans le journal officiel des Vadrouille, des Cloclo, des Marguerite Méphisto, des Céline, des belles Virginie et autres..... arsouilles du même acabit.

J'avais dit, samedi, ce qu'il convenait, à ce M...onsieur-frère dont la figure est encore sale des crachats et des coups de cravaches de certains officiers de la garnison, et je n'avais pas à m'inquiéter le moins du monde de menaces grotesques qui, à défaut d'un hameçon, rencontreraient toujours à leur service un revolver beaucoup plus expéditif.

Cependant, il m'a paru nécessaire de faire remarquer, à ce propos, la lâcheté de M. TONY LOUP, du véritable directeur-propriétaire de la BAVARDE, du véritable auteur anonyme des insultes dont je suis, en ce moment, l'objet.

Celui-là, le seul que j'ai visé, que je vise et que continuerai à viser, se dissimule prudemment derrière son frère, un imbécile chargé d'encaisser les coups de pied au derrière, les crachats et les paraboles de cravaches vengeresses.

Avec cet imbécile, payé pour l'injure et les bénéfices de l'injure, il n'est pas de polémique possible. Les discussions avec domestiques ou valets n'ont jamais été de mon goût.

Que le M...onsieur TONY LOUP ait le courage d'AFFIRMER, lui, en les ressuscitant avec variantes, les calomnies de son ancien copain PEYROUTON (du BAVARD); qu'il ose certifier et prouver que « j'ai ou que ma rédaction a écrit tantôt à l'archevêque de... Toulouse (!), au commissaire Perraudin (!!) ou à la vieille Baronne (!!) pour solliciter une subvention en faveur du CARILLON DE SAINT-GEORGES, » et je lui promets une de ces répliques dont il conservera l'impérissable souvenir.

Mais TONY LOUP gardera le silence : c'est tout ce qu'il peut faire dans l'intérêt du RÉVEIL LYONNAIS (!), du moniteur des lupanars : la BAVARDE, et d'un GUIGNOL prostitué par son argent.

J. MICHAUD.

Les prouesses de M. Drouhé

Ex gouverneur de l'Inde française

Un de nos amis, récemment de retour en France, après un voyage de deux ans dans les Indes, nous remet les notes suivantes qui intéresseront nos lecteurs, en

les renseignant sur l'administration de M. Drouhé, révoqué ces jours derniers par le ministère Freycinet.

Nous espérons que les faits reprochés à M. Drouhé sont uniques et que nos autres colonies sont plus heureuses dans le choix de leurs gouverneurs. L. R.

M. Drouhé, après avoir été conseiller général à la Réunion, puis gouverneur de la Guyanne, fut nommé gouverneur des Indes françaises, où il se fit toujours remarquer par ses actes arbitraires et la protection qu'il accordait au clergé.

Dans le courant de 1881, M. Pene-Siefert, publiciste, de passage à Pondichéry, apprit qu'un père, de la congrégation des Spiritins, professeur au collège colonial, était accusé de.... envers un de ses élèves, et que M. Masson, procureur de la République, allait le poursuivre. Quelques jours après, il fut averti que M. Chambonnaud, procureur général par intérim, s'était réservé la direction exclusive de cette affaire, dans l'intention évidemment de l'étouffer.

Les opinions politiques de M. Pene-Siefert l'obligèrent à écrire au gouverneur de la colonie pour le prévenir que, si cette affaire ne suivait un cours régulier, il se verrait forcé de le faire savoir en France. Cette lettre fut livrée par le gouverneur au procureur général, qui en prit acte pour en faire la base de poursuites judiciaires contre M. Pene-Siefert, le considérant comme coupable de dénonciation calomnieuse. M. Masson, procureur de la République, fut accusé d'avoir fait connaître à M. Pene l'origine de cette affaire, et fut renvoyé en France par le gouverneur, et M. Pene-Siefert fut traduit à la barre du tribunal correctionnel pour dénonciation calomnieuse envers le père Fyton, qui se porta de son côté partie civile.

Une enquête dirigée par le gouverneur reconnut naturellement que le révérend père était innocent, et M. Pene fut condamné à plusieurs mois de prison et à une très forte amende.

Cette condamnation ne parut cependant pas satisfaisante, et comme un journal écrit en français, imprimé à Madras (territoire anglais), critiquait les actes du gouvernement, l'autorité intenta une nouvelle action à M. Pene-Siefert, sous le prétexte qu'il devait tout à la fois propriétaire, rédacteur et gérant de ce journal, bien que son nom n'eût jamais figuré sur cette feuille. Il fut de nouveau condamné.

En outre, les amis de M. Pene-Siefert étaient poursuivis pour les motifs les plus futiles et condamnés à diverses peines.

Ayant pris la précaution d'interjeter appel de son premier jugement, M. Pene-Siefert se trouvait encore en liberté lorsque arriva la période électorale. Il se porta candidat, et, dans une réunion électorale, il annonça qu'ayant été traité publiquement par le procureur général de lâche et de chien paria, il avait l'intention de demander à ce fonctionnaire zélé, s'il maintiendrait, comme homme privé les injures qu'il avait proférées sous le couvert d'homme public. Il écrivit donc le lendemain une lettre, en termes modérés, dans laquelle il le sommait de rétracter ses paroles ou de lui en donner satisfaction.

La satisfaction qu'il obtint fut une arrestation immédiate en pleine période électorale et une condamnation à un an de prison. Un de ses amis, employé dans une administration militaire, fut insulté grossièrement à la sortie du tribunal par des gens à la solde du gouverneur, et comme il répondit à leurs insultes dans les termes les plus méprisants, un des commis greffiers porta une plainte au parquet. M. M... fut condamné par son chef à 8 jours de prison militaire, et il a fallu pour l'empêcher de paraître à la barre du tribunal que son chef déclarât péremptoirement que, ayant fait huit jours de prison militaire, il ne

Les vociférations recommencèrent parmi l'équipage, qui, suivant un instinct fort développé alors dans les masses populaires en France, se mit à crier à la trahison.

Je pris dans le tablier d'un de nos charpentiers un marteau et quelques clous, je grimai vivement au mât d'artimon et j'y clouai le drapeau.

Je fus acclamé par nos marins; mais, pendant cette courte opération, la nature des balancements de notre vaisseau ne me laissa pas de doute que, dans quelques instants, il allait couler. J'en donnai l'assurance au commandant, qui avait toujours la même résolution, et me répondit par un geste qui marquait son énergique indifférence de la mort.

— Mais, lui dis-je, il faut sauver autant que possible la vie de ces braves gens.

— Je veux bien; mais comment faire si nous sombrons?

— Il faut leur ordonner de monter dans la mâture.

— Pourquoi cela?

— Quand le navire sombrera, il creusera au-dessus de lui un gouffre où ira s'engloutir tout ce qui sera sur le pont, et ce tourbillon étouffera, en les noyant, ceux qui y seront précipités. Si, au contraire, les hommes montent dans les hunes, la mer sera nivelée quand ils arriveront à la surface, est ils auront pour eux les chances ordinaires de sauvetage.

(A suivre.)

pouvait plus être condamné pour le même motif.

M. Pene-Siébert est actuellement à la prison de Pondichéry pour deux ans au minimum, avec les malfaiteurs indigènes. Il a en outre plusieurs fortes amendes à payer.

Il est du devoir de toutes les feuilles républicaines de protester contre ces différentes condamnations injustes, et d'user de leur influence pour obtenir la mise en liberté de cet homme qui est un bon patriote et un écrivain de talent.

Notre colonie de l'Inde serait très importante si le gouvernement avait voulu protéger le commerçant, mais jusqu'à ce jour on ne s'en est jamais inquiété. Le clergé est le maître du pays, et les fonctionnaires eux-mêmes le redoutent, car il est tout puissant. Espérons que le successeur de M. Drouhé mettra fin à cet état de chose, et qu'il saura empêcher l'envahissement de nos colonies par les jésuites chassés de France. A chaque paquebot des messageries maritimes, c'est-à-dire tous les mois, dix à douze jésuites débarquaient à Pondichéry, qui comptait déjà avant les décrets au moins deux cents prêtres. On trouvera certainement le chiffre respectable pour une population de vingt mille habitants.

Si nous nous débarrassons de ces gens en France, pourquoi leur permettons-nous d'aller se fixer sur une autre terre française? Nous les reconnaissons nuisibles pour l'avenir de notre pays, et nous les autorisons à aller comploter contre nous dans un pays qui nous appartient et dont ils se rendent maîtres par leurs basses intrigues, jusqu'à se faire obéir par nos fonctionnaires. Il est temps que notre gouvernement avise.

P. CHATAGNON.

HISTOIRES VRAIES

XI

LES AFFAIRES

(MONOLOGUE)

Il n'y a que ça : les affaires ! Faire des affaires !... Si vous n'êtes pas dans les affaires, vous n'êtes bon à rien. La poésie, la musique, la peinture, la pêche à la ligne, ce n'est rien ; ce ne sont pas des affaires.

Mon père, qui m'a laissé une grosse fortune, m'a tracé ma voie en mourant : C'était un lutteur, mon père. — J'ai recueilli fié-

vreusement sa dernière parole : « Les affaires ! »

J'ai fait énormément d'affaires... Maintenant, je n'ai plus le sou.

Ma première affaire, je l'ai faite sur les terrains. On achète des terrains à vingt sous le mètre ; on les revend douze cents francs. Voilà une affaire. — Il y a aussi la bâtisse ; mais ça, c'est dangereux. Il arrive des accidents. On est obligé de faire des pensions à des veuves et à un tas de petits enfants qu'on ne connaît pas ; c'est ennuyeux, et puis ça fait de la poussière. — Non, il n'y a rien de tel qu'un bon terrain, tout nu, tout sec. J'en ai acheté un qui a deux mille mètres de superficie, à Roqueustuc, une petite plage bretonne... station de famille... un coin délicieux... beaucoup d'avenir. J'ai payé ça quarante-cinq mille francs... une bouchée de pain. Comptant, bien entendu. — Je paye tous les jours comptant : c'est moins cher. — Il y a dix ans de cela. On ne vient pas encore à Roqueustuc, parce que la mer y est mauvaise ; mais c'est une question de temps.

Voilà une affaire.

Mais je vous entretiens là de détails infimes. Ce sont bien des affaires, si vous voulez, mais ce ne sont pas les affaires...

Les affaires !... Il n'y a qu'un endroit où l'on en fasse, c'est à la Bourse. Ah ! voilà ! Je sais bien ce que vous dites : « Un tas de filous... le vol organisé... caverne de brigands... pauvres mères de famille... ta ta ta ta... » — Eh bien, non, ça n'est pas ça... Je vous assure. J'y suis entré, ainsi... Oui, un jour qu'il pleuvait, j'ai eu l'indiscrétion de monter, pour voir. Je mentirais si je vous disais que je trouve ces gens-là tranquilles et raisonnables. Non, ils sont plutôt remuants et ils vous font des niches qui ne peuvent pas plaire à tout le monde. Ainsi, quand j'ai voulu entrer, j'ai poliment demandé pardon, en cherchant à me faire un passage. Eh bien, ils m'ont bousculé et ont joué à la balle avec mon chapeau, en poussant des hurlements sauvages, à travers lesquels je distinguais un mot plaisant : « Envoyez ! » — Les affaires marchaient bien, probablement... Ils étaient gais...

Pas tous, cependant. Il y en avait trois ou quatre qui n'étaient pas bien fiers : ils criaient d'une voix déchirante : « J'ai deux sous pour demain ! » — Quelle misère !... On ne devrait pas permettre cela.

Un autre, plus calme, plus sérieux, adossé contre une colonne, répétait toutes les secondes, patiemment, sans se fâcher : « J'ai du nouveau... J'ai du nouveau ! » — Vous devinez si je me suis approché. Je comptais apprendre quelque bonne nouvelle qui me per-

mit de gagner beaucoup d'argent. — Il m'a reconnu ; oui, il m'a dit qu'il « faisait » pour mon père, et il m'a demandé si je voulais du nouveau. — Cette question ! Pourquoi pas !... — Il m'a dit de le laisser faire. Je ne demandais pas mieux. Je voulais entrer, voilà tout, en payant, bien entendu...

Ça n'a pas été facile, mais j'y suis parvenu tout de même. J'ai trouvé devant moi un grand escalier. Je suis monté tranquillement. Quand je suis arrivé en haut, j'ai cru qu'il y avait le feu, tant on criait. Je me suis approché d'un balcon qui est là, et j'ai vu d'où cela venait. Ils étaient plus de deux mille en bas qui hurlaient tous à la fois. Rien que des hommes : mais quels brailards ! Et turbulents ! Ah ! Ils ne peuvent pas rester en place. Du côté de l'horloge, ils sont plus tranquilles, mais à l'autre bout, c'est effrayant.

Ils sont là une quarantaine, autour d'un grand bassin rond, qui s'insultent et se menacent du poing. — Ça s'appelle la corbeille, je ne sais pas pourquoi. — A chaque instant, je croyais qu'ils allaient se battre ; mais il paraît qu'ils règlent cela à la sortie... C'est égal, ils doivent en avoir des affaires ! Il y a des sergents de ville qui leur apportent tout le temps des cartes. — Voilà des sergents de ville complaisants ! — Autour d'eux, il y a un tas de gens qui les regardent en prenant des notes... Sans doute des journalistes.

Par exemple, je n'ai jamais pu savoir à quoi servent ces quatre ou cinq grands livres ouverts devant des hommes studieux qui n'arrêtent pas d'écrire. Quelle idée de se mettre là au milieu d'un pareil vacarme ! Ils ne doivent pas faire de la bonne besogne... Enfin, ça, c'est leur affaire...

Drôle de maison, tout de même ! Il doit y avoir des pensionnaires, car à trois heures, — en voilà une heure ! — on sonne le dîner, et il y en a qui ne s'en vont pas. Moi, je suis parti. Je ne m'ennuyais pas ; mais j'avais quelques bourdonnements dans la tête.

Je suis rentré chez moi. Le lendemain, je recevais une lettre qui m'apprenait que j'étais acheteur de 25,000 nouveau, à 86 75. Vous devinez ma joie ! C'était ma première affaire... la vraie !

J'étais acheteur de « nouveau. » — Vous ne savez pas ce que c'est ?... Moi non plus. Sans doute c'est ce qu'ils appellent un « fonds public, » quelque Compagnie de chemin de fer, un nouveau réseau ? Mais qu'importe ? C'était une affaire !

Quelque temps après, dans les premiers jours du mois suivant, j'ai reçu une page de chiffres. Je gagnais 33 fr. 25. Il paraît que j'étais liquidé... Je ne pouvais pas en rester

là. D'ailleurs, ils me demandaient tous des ordres. Que d'affaires !!!

... Malheureusement j'ai traversé une mauvaise période... La politique, vous savez... On ne peut pas empêcher cela. — J'ai perdu quinze cent mille francs en six mois... (Avec ivresse.) Ah ! les affaires !!!

Vous avez entendu parler de la fameuse Banque de coulage ? En voilà une affaire ! J'étais du conseil d'administration. Nous étions sept, tous décorés... excepté moi. — On ne peut pas tout avoir. — En un jour j'ai donné plus de vingt mille signatures. Le lendemain j'étais arrêté.

Vous savez comment cela s'est terminé. Nous avons tous passé en police correctionnelle. — Ça c'est un autre genre d'affaires. — Il paraît qu'il y avait quelque chose du côté des écritures. Enfin, j'ai été acquitté. Je n'avais pas d'avocat...

En sortant de l'audience, un monsieur, très agité, me saute à la figure en m'appelant « canaille ! » — Je trouve cela un peu vil... Je venais d'être acquitté. — Il paraît que c'était un actionnaire. Il écumait.

— « Monsieur ! ça ne se passera pas comme ça ! Vous m'avez ruiné ? Je vous tuerai ! Allons sur le terrain ! »

— « Moi ! je vous ai ruiné ? Quelle plaisanterie ! je n'ai plus rien ! Si, au fait, j'ai justement un terrain. Allons-y, puisque « vous y tenez. Je ne suis pas fâché de le voir une fois. »

Et nous sommes partis pour Roqueustuc. J'espérais lui vendre mon terrain, mais mes témoins m'ont fait observer qu'ils n'étaient pas venus pour cela.

D'ailleurs, c'était une falaise. Oui, j'avais acheté une falaise sans le savoir.

Nous nous sommes alignés. Je n'avais jamais tenu une épée... J'ai été touché quelque part par là (il montre son dos) en me retournant... Je suis resté six mois dans mon lit... Ce fut ma dernière affaire...

Depuis, j'ai cherché ; mais les bonnes affaires deviennent rares...

Vous n'avez rien à me proposer ?... Non ?... Vous ne faites pas d'affaires ?... Qu'est-ce que vous faites donc ?... Allez-vous en ! Vous n'êtes bon à rien ?.

XXX.

Pour copie conforme :

ONÉSIPHORE.

Le Directeur-Gérant, J. MICHAUD.

Imp. BEAU JEUNE et C^{ie}, r. de la Pyramide, 3, Lyon.

IMPRIMERIE

TYPOGRAPHIQUE, LITHOGRAPHIQUE, AUTOGRAPHIQUE & GRAVURE

POUR COMMERCE, INDUSTRIE ET ADMINISTRATIONS

BEAU JEUNE & C^{ie}

LYON-VAISE — 3, Rue de la Pyramide, et Grande-Rue de Vaise, 27 — LYON-VAISE

Labeurs, Journaux, Affiches, Mémoires, Statuts de Sociétés, Actions, Catalogues, Factures, Mandats, Lettres d'avis, Plans, Dessins, etc.

BUREAU DE PLACEMENT
POUR LES EMPLOYÉS
ET DOMESTIQUES
des deux Sexes

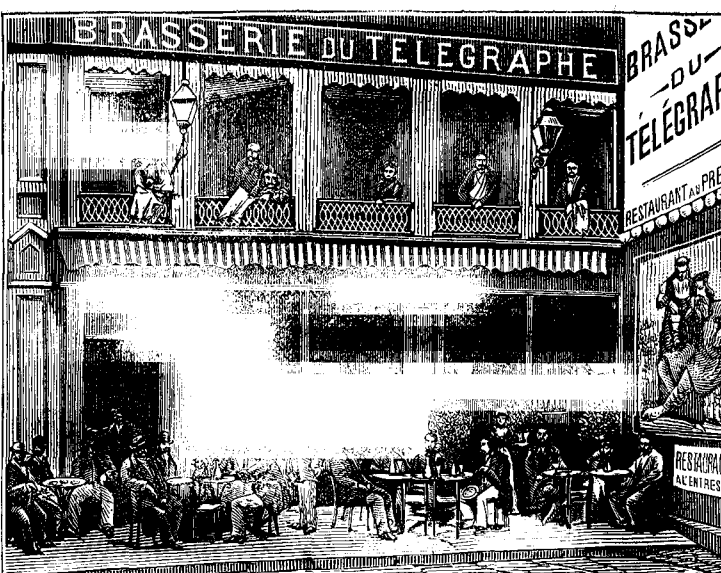
INDICATEUR LYONNAIS AUTORISÉ

SEUL
Maison
A LYON
Et en France
OU LES FILLES
DOMESTIQUES
Sont logées
GATUITEMENT
et placées dans les 24 heures

M.-A. PRABEL
Directeur
PLACE
Morand
15
LYON

Inutile de se présenter
si l'on n'est porteur de
Bons CERTIFICATS
ou des Renseignements à Lyon

BRASSERIE DU TELEGRAPHE



RESTAURANT AU PREMIER

GÉRISON
complète en peu de temps des
névralgies, migraines, maux
de dents, maux d'yeux, maux
d'oreilles, surdités,
par l'emploi du traitement
du Docteur russe

LEWENTHAL
La réputation d'efficacité de ce
traitement n'est plus à faire ; de-
puis 40 ans qu'il est ordonné
et employé, il a été reconnu le seul
véritablement infaillible.

DÉPÔT PRINCIPAL :
Pharmacie BOUQUET
10, rue Quatre-Chapeaux,
et dans toutes les Pharmacies
Prix du traitement 4 fr. 50
Envoi franco contre timbres-postes

MAYER FILS, PÉDICURE
TOILE RÉSOLUTIVE SOUVERAINE CONTRE LES CORS

SUCCÈS CERTAIN — La Boîte : 1 fr. — SUCCÈS CERTAIN

18, Rue Mulet, LYON

La Sécurité
MOBILIÈRE
COMPAGNIE D'ASSURANCES
CONTRE LES VOLS

25, Rue St-Augustin, 25
PARIS

Cette Compagnie a pour objet
de rembourser les pertes éprouvées
par suite de vols.
On demande des Agents pour
la France et l'Etranger.

LOUIS ROUSSEL
Près de la place de la République et du Télégraphe

RESTAURANT AU PREMIER -- SALONS
SERVICE A LA CARTE — PRIX MODÉRÉS

Choucroute et Charcuterie de Strasbourg — Huîtres et Escargots

TOUS LES SAMEDIS, TRÈPES A LA MODE DE CAEN

BIÈRE & CONSOMMATIONS DE PREMIER CHOIX

Etablissement recommandé à MM. les Voyageurs

LE SAVON PHOENIQUE
DE L. FOUGEROUX, DE LYON

Se recommande par son principe anti-épidémique.
Il opère avec succès contre les engelures, crevasses,
coupures, boutons, et toutes maladies de peau provenant
de l'acreté du sang.

Indispensable dans la toilette intime ;
il préserve des maladies contractées surtout en voyage
par le contact des linges ou objets malpropres.

En vente chez les Pharmaciens, Herboristes et Parfumeurs.